vie et celle de sa fille, grâce à des leçons et des soins dévoués donnés aux clients que lui envoyaient ses chefs, Dolbeau, Marotte, Gubler, Charcot et Vulpian, chez qui il passa son année de médaille d'or.

Pareil épisode de vie met en relief les qualités foncières de l'homme et il n'est pas nécessaire de l'avoir lu dans Plutarque pour l'admirer.

Mais en 1886, M. Raymond paya par une infection diffuse, avec phlébite et endocardite, la dette de son surmenage.

Il était médecin de l'hôpital Saint-Antoine, y faisait un enseignement brillant et très suivi, et publiait ses leçons sur les *atrophies musculaires*. Charcot, mourant, le désigna pour son successeur, et, en 1894, il fut élu professeur de la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière.

Chargé de la redoutable tâche de succéder au fondateur officiel de la Neurologie française, il a su faire oeuvre très utile.

Dans l'ombre du grand mort, il a continué la tradition en a défendu les idées avec courage, et en réunissant ses leçons, très substantielles et claires, en cinq gros volumes, a élevé un monument très riche en documents cliniques et anatomiques, qu'on utilise chaque jour.

Après une thèse sur *l'hémichorée, l'hémi-anesthésie* et les *tremblements symptomatiques*, il faut encore citer son mémoire sur le *traitement de la fièvre typhoïde par les lavements phéniqués*, son rapport sur le *traitement du tabes par l'élongation*; au retour de sa mission en Russie, ses *Leçons sur l'anatomie pathologique du système nerveux* et les deux volumes sur *Les idées fixes et la psychasthénie*, en collaboration avec le professeur Pierre Janet, sans compter les multiples notes, articles ou communications dans les journaux et les sociétés, particulièrement à la Société de Neurologie et à l'Académie de médecine.

* * *

Cependant sous cette vie très active perçait de temps à autre la tare aortique. Après la première attaque d'endocardite de 1885 en vint une nouvelle en 1899, qui obligea M. Raymond à un repos de six mois.

Depuis huit mois l'état s'était aggravé, les crises d'angine de poitrine devenaient fréquentes.

Malgré ces avertissements évidents, M. Raymond accepta de faire partie du dernier concours d'agrégation, dont on n'a pas oublié les troubles initiaux. Ces scènes de brutalité sauvage eurent un fâcheux retentissement sur son coeur. On lui conseillait d'abandonner le concours. Mais jamais il ne voulut désertier son poste. Il allait, avec un flacon de nitrite d'amyle qu'il ne quittait jamais et dont il aspirait une bouffée entre deux pas à faire ou une marche à monter.

Sa ténacité lui permit de rester jusqu'au bout du concours, mais hélas! il partit pour la campagne réparatrice, pâle, terreux, suffocant, invalide.

Il y a un mois une crise d'œdème aigu du poumon lui fit appeler son médecin, son ami, son élève, M. Antoine

Florand. Une piqûre de morphine lui fournit quelques heures de paradis artificiel dont il remerciait M. Florand, dans une lettre pleine d'optimisme écrite le 21 septembre. "Tout va bien, écrivait-il. Je crois que je ferais bien de m'entraîner à marcher un peu progressivement." Le 22, il va à Poitiers; le 24, il chasse, a une crise d'angor, et se fait soutenir par son garde, en priant de taire l'événement, pour ne pas inquiéter les siens. La nuit suivante il a une nouvelle crise. M. Florand arrive le 26. M. Raymond est heureux de le voir, espère le même succès d'une nouvelle piqûre de morphine, se met sur son lit, demande des nouvelles de Paris, de son service, parle de ses projets, de recherches à faire, de la réaction de Wassermann, etc.

Cependant il est pleine nuit; la dyspnée augmente. M. Raymond habite sa petite chambre, une des plus modestes du château. Il demande à mettre son veston bleu de travail, et se lève. Il s'assied à son bureau, dans sa pose familière, une main sur la table et l'autre sur le bras du fauteuil. Il tend à s'assoupir. Ses yeux se ferment. Sa respirations devient irrégulière, se ralentit, s'atténue.

Sans bruit et sans heurt, entre Mme Raymond, là, anxieuse, Mme Delpuech, M. Georges Deniau et M. Florand, le médecin et l'ami, la mort voleuse était passée dans le matin blême.

* * *

Peu grand, trapu, à la tête carrée, au geste accueillant de la main large, au sourire de bonté qui plissait les yeux vifs, M. Raymond était d'une aménité parfaite, d'une humeur égale, d'une générosité qui ne savait pas compter. Sa modestie, son bon sens, sa prodigieuse mémoire, son énorme travail le faisaient aimer des médecins. Sa douceur, son optimisme, le don de sympathie émue vers la souffrance qu'il consolait d'un mot touchaient le coeur de ses malades. Conciliant à l'extrême, par crainte de déplaire à qui que ce soit, il ne savait pas refuser. Sa bonté discrète, mais très profonde, s'étendait à tous, et surtout aux petits. Elle se répandait à la façon d'une eau précieuse, dont on ne soupçonne la présence qu'à la verdure joyeuse des prairies qu'elle irrigue.

Grand tâcheron qui travailla sans repos de l'aube au soir de sa vie, c'est dans son métier de savant et de médecin, dans ses leçons et dans sa clientèle qu'il trouvait son plaisir. Il aimait encore la chasse et la cigarette, qu'il n'abandonna jamais malgré le danger qu'il savait. Mais son optimisme était invincible.

Ame simple et naïve, il en était resté aux goûts de son enfance. Le péché du luxe ne l'avait pas touché, de même que les poisons énervants de l'extrême culture.

Il était très fier d'avoir été nommé docteur de l'Université d'Oxford, et le cordon de commandeur de la Légion d'honneur mis à son cou lui fut une grande joie. Bonté exquise, travail opiniâtre, simplicité de goûts, telles me paraissent être les qualités cardinales de celui que nous pleurons. Il s'en est allé, comme il avait vécu, simplement, courageux et modeste, dans l'optimisme et l'espérance. LAIGNEL-LAVASTINE.